Germanica

12 | 1993

Le Modernisme dans les littératures scandinaves

Jess Ørnsbo ou le modernisme à outrance

Jess Ørnsbo oder der äußerste Modernismus

Jean Renaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1494>

DOI : 10.4000/germanica.1494

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1993

Pagination : 111-128

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Jean Renaud, « Jess Ørnsbo ou le modernisme à outrance », *Germanica* [En ligne], 12 | 1993, mis en ligne le 06 juillet 2012, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1494> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.1494>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Jess Ørnsbo ou le modernisme à outrance

Jess Ørnsbo oder der äußerste Modernismus

Jean Renaud

Le modernisme, apparu dès que l'ordre établi s'est trouvé miné par l'évolution de la société, regroupe plusieurs formes littéraires qui ont en commun la perception d'un monde dépourvu de sens, mais qui adoptent des modes d'expression différents : c'est ainsi, par exemple, que le surréalisme fait appel à l'inconscient, alors que l'expressionnisme insiste sur les rapports entre l'homme et son environnement. Les modernistes, pour qui la réalité est un concept relatif, impossible à rendre de façon directe et sans ambiguïté, se méfient des normes toutes faites et notamment du langage, dont ils font une base d'expérimentation.

Au Danemark, c'est au début des années soixante que le modernisme a réellement percé dans le domaine de la poésie - il a pour plate-forme une revue, *Vindrosen* (La rose des vents)¹ - mais cela ne s'est pas fait de but en blanc. Déjà, au cours de la décennie précédente, un mouvement s'était créé autour d'une autre revue, *Heretica*. Mais alors que ses adeptes cherchaient à percevoir à travers le chaos et la souffrance une certaine spiritualité, les modernistes des années soixante acceptent l'incohérence du monde matérialiste et, rejetant toute méditation métaphysique, se concentrent sur le milieu qui les entoure. Ils adoptent un ton terre-à-terre, souvent chargé d'humour, qui contraste avec la solennité, parfois pathétique, avec laquelle s'exprimaient les poètes d'*Heretica*. La divergence s'explique peut-être par le fait que ces derniers réagissaient directement à la cruauté et au chaos laissé par la guerre alors que, pour les poètes de *Vindrosen*, c'est une expérience passée et assimilée. Bref, le bien-être matériel remplace le renoncement et les valeurs spirituelles, l'expérience sybaritique remplace la logique métaphysique.

Les poètes de *Vindrosen* se sont trouvés « confrontés » à la nouvelle réalité. *Konfrontation* (Confrontation) est d'ailleurs le titre du recueil de l'un d'entre eux, Klaus Rifbjerg, paru en 1960. C'est un concept qui implique une façon concrète et impartiale d'observer le monde dans ses moindres détails, et, pour exprimer leur

attitude, ils ouvrent les barrières du langage, dans lequel ils suppriment les tabous et introduisent à profusion les images et les métaphores.

Jess Ørnsbo, né à Copenhague en 1932, est l'un de ceux qui ont forgé leur identité artistique à cette époque, où écrivent, entre autres : Klaus Rifbjerg, déjà cité, dont le long poème intitulé *Camouflage* (1961) fait appel à des techniques surréalistes, enchaînant les libres associations en une suite d'images et d'idées venues du subconscient, au risque d'être incompréhensible ; Benny Andersen, qui débute avec *Den musikalske ål* (*L'anguille musicienne*, 1960), et dont les jeux de mots, de nature purement linguistique mais aussi sociale, lui vaudront une grande popularité ; Ivan Malinowski, auteur de *Galgenfrist* (*Délai de grâce*, 1958), qui écrit une poésie à la fois nihiliste et politique ; Jørgen Gustava Brandt, auteur de *Fragment af imorgen* (*Fragment de demain*, 1960) et qui, tout en acceptant la réalité, sonde le subconscient ; Per Højholt, auteur de *Poetens hoved* (*La tête du poète*, 1963), qui s'efforce de donner aux mots une existence autonome, bien que leur sens reste particulièrement lié au monde qui l'entoure ; Jørgen Sonne, auteur de *Midtvejs* (*À mi-chemin*, 1960), dont la poésie est d'une grande sensualité ; Uffe Harder, auteur de *Ansigter* (*Visages*, 1960), proche du modernisme français qu'il a largement contribué à faire connaître au Danemark ; ou encore Inger Christensen, célèbre pour son recueil *Det* (*Ça*), paru en 1969, dans lequel le système linguistique crée un contenu et un sens nouveaux².

*

Le premier recueil de Jess Ørnsbo, intitulé tout simplement *Digte* (Poèmes), n'en fit pas moins sensation lorsqu'il parut en 1960. En exergue, la citation d'un prétendu Lewandowski : « Le poète est comme un couteau sur lequel marche le lecteur ». Inutile de dire que Jess Ørnsbo, à la fois subversif et sincère, a tout d'un tel couteau !

Digte est, de prime abord, un recueil consacré à la ville, mais pas la ville symbole de la civilisation moderne, inhumaine et sans âme. L'auteur parcourt les rues, longe les trottoirs, passe les portes cochères, descend dans les cours, monte dans les cages d'escalier et nous ouvre un monde plein de détritiques, de mouches, d'asticots, de vomissures et de gens malheureux et solitaires. Il nous montre des vies piétinées, des possibilités gâchées. Dès le premier poème, *Fyraften* (*Après le travail*), il lâche ses thèmes avec tout ce qu'ils ont de cruelle actualité et de puissance explosive, il nous introduit au chaos. Il brosse des portraits individuels : celui du « petit homme » (*Lille mand*), gauche et complexé, incapable de s'imposer en compagnie et pourtant :

Si seulement ils savaient
que mon cœur est comme un tramway
qui roule toute la nuit

Celui de « la dame entre deux âges » (*Digte til en halvgammel dame*), qui en est réduite à donner des leçons de piano et qui souffre :

La migraine qui cogne
jusqu'au plus profond des meubles

Celui de « l'infirme » (*Krøbling*), dont la vie est un cauchemar, car il est :

maintenu en vie
tous les jours
comme un chien au caniveau.

et d'autres encore.

Mais un poème plus long, au milieu du recueil, condense tous les thèmes : *Balladen om dem der blev i byen* (*La ballade de ceux qui sont restés en ville*). On composait, au moyen âge, des ballades, pour commémorer un héros ou un exploit : cette ballade-ci rend hommage à ceux qui, héroïquement, restent en ville le dimanche. Car il y a ceux qui partent à la campagne - dont le sort, d'ailleurs peu enviable, est caricaturé : après s'être entassés dans le train, ils tentent d'être seuls, de

trouver simplement un fossé sans peintre
quelques fleurs et de douces orties
et des quantités de fourmis sans DDT -

et ceux qui restent :

nous qui vomissons
nous qui crions dans les pissotières
nous aux ongles en deuil
et aux têtes fracassées dans les caves
nous qui oublions de payer
nous les misérables cochons
nous sans sous-vêtements ni mouchoirs

Or la civilisation est devenue urbaine : ou bien on l'accepte, pour le meilleur et surtout le pire, ou bien on la fuit mais ce ne peut être que dans son imagination. JESS Ørnsbo traite en fait dans ce poème des conditions de vie de l'homme et de la façon dont celui-ci les ressent. Voir la réalité en face est, selon lui, la condition sine qua non pour la faire progresser.

On trouve même parfois une certaine compassion pour les victimes, comme dans *Til et dødt barn* (À un enfant mort), où l'enfant non désiré est supprimé :

Âgé de trois mois
un jour sans ciel
ni guère d'oiseaux
sans qu'il soit besoin de croix ni de cercueil,
de prêtre ni de peste
et sans image ni honnête ressemblance
on t'a jeté dans un seau
parmi des chiffons ensanglantés
durcis et oxygénés.

Tous ces êtres humains, vieilles filles, adolescents, prostituées, que l'auteur perçoit avec une grande sensibilité, sont chargés d'une vie intérieure intense que vient briser un milieu brutal et contraignant : on assiste à une lutte spirituelle pour la survie dans un environnement laid et hostile ; on maudit l'injustice mais on est impuissant.

La provocation consciente de Jess Ørnsbo trouve sa parfaite illustration dans le poème intitulé *Jul* (Noël) qui commence ainsi :

La fête fait encore rage
par-dessus les tables
quelque part au milieu de tout ça se noient
de petites inexactitudes
et l'effervescence du repas
épanouit les têtes luisantes
comme un paquet de dattes collantes.

Or la prétendue fête sombre dans la débauche et perd toute sa ferveur et tout son sens.

Les poèmes de ce premier recueil sont une série de « confrontations » avec les aspects les plus déchirants de l'existence et l'auteur oscille entre la tendresse et la protestation ouverte, les caresses et les coups face à ce monde qui fait mal. L'amour lui-même paraît impossible : le poème intitulé *At have kendt hinanden for længe* (Se connaître depuis longtemps) en est la démonstration : le cœur a des exigences que ni lui-même ni d'autres ne peuvent remplir, la séparation est inévitable.

Deux poèmes nous aident à analyser l'art de Jess Ørnsbo; *Ukendte digte* (Poèmes inconnus) et *Mine venner digterne* (Mes amis les poètes). Le premier développe la vanité de la poésie :

La poésie n'est que supposition
un sentiment pas tout à fait sûr
de ce qu'elle est et qu'elle a
une identité douteuse

Le second conclut de façon plus optimiste :

Mes paroles sont
comme une poignée étincelante
de couteaux ouverts
dans une gorge déployée

et lance par la même occasion une pique à la poésie danoise plus méditative des années cinquante, à laquelle il s'était lui-même heurté pendant huit ans, alors qu'il essayait en vain de faire publier ses premiers poèmes :

Ne faites pas de moi un dimanche
et des vaches dans la tête du créateur
Ne faites pas de moi des petits ongles rongés
ou des derniers baisers éplorés

La poésie de Jess Ørnsbo est agressive. Il éprouve le besoin de restituer toute la réalité avec un curieux mélange de pittoresque et de grotesque, libéré de tout tabou :

Je reste moi-même
une chute de pierres qui s'écroulent

Il a l'art de transposer les sentiments dans les objets, ce qui est une façon de cacher l'homme derrière la chose, comme dans ces vers de *Kærlighed* (Amour) :

Maintenant on oublie la langueur
montante des escaliers
Le où donc des marches qui s'interrompent
Et la brusque ouverture des portes
sur des pièces inconnues

Et l'intensité des images, l'esthétique particulière due aux métaphores souvent atroces, la surexposition osée des sensations, les associations grotesques, tout cela annonce son deuxième recueil, paru en 1964, *Myter* (Mythes).

*

Myter est sans aucun doute le plus beau fleuron de la poésie moderniste, avec *Konfrontation* et *Camouflage*. Pour Jess Ørnsbo comme pour Klaus Rifbjerg, le point de départ semble être l'absurde, ce qui frappe dans l'attitude de « confrontation » : la rencontre entre le moi et un monde hostile.

Jess Ørnsbo reprend les thèmes déjà abordés précédemment, tels que la ville, l'amour, l'enfance, l'aliénation, l'agression, la mort. Mais alors que *Digte* a pour limites un cadre qu'on pourrait qualifier de « socio-réaliste », *Myter* veut rendre toute la perception du monde des modernistes – et on assiste à une avalanche d'images, à une explosion de métaphores. On plonge dans un univers de surabondance, qui ressemble au nôtre en ce sens qu'il nous apparaît cohérent et que nous y retrouvons les mêmes problèmes, mais qui va au-delà de notre conception. Face à cette magistrale démonstration poétique, on se sent à la fois captivé et déconcerté. C'est le modernisme à outrance.

Af en *kats erindringer* (Des souvenirs d'un chat) joue le même rôle d'introduction dans *Myter* que *Fyraften* dans *Digte*. Il racle toutes les puanteurs des arrièrecours et en fait une présentation menaçante, comme dans *Fyraften*, mais il s'y ajoute le point de vue sexuel dès la première strophe :

Comme avec les femmes
ils cherchent en moi l'électricité
l'organe trompeur
un sexe dressé des poils
à crédit

Plus que jamais, JESS Ørnsbo excelle dans le poème-portrait et, dans la première partie du recueil, continue la série consacrée aux cas asociaux ou par trop sociaux. Lille *bølle* (Petit voyou), par exemple, montre un adolescent errant en ville, le vague à l'âme, avant de retrouver l'atmosphère étouffante qui règne chez lui :

Et puis rentrer
dans des pièces où les verrues passent en grondant
dans des conduites d'eau
retrouver une vie pleine de femmes
de petits frères et sœurs et de femmes de ménage
mon père qui n'est jamais à la maison

Et *Jakobsampen* (Le combat de Jacob), comme *Statistik* (Statistique) dans le précédent recueil, évoque un accident de la circulation – mais la victime, Jacob, devient un personnage symbolique, en lutte avec l'existence et finalement anéanti. *Hans og Grete* (Hans et Grete) est un poème sur l'amour, où les descriptions érotiques dépassent le simple aspect physique et deviennent franchement anatomiques : les rapports sexuels sont épluchés, disséqués avec une verve impressionnante :

Trouves

Ta pelote de rejection sous le lit
tes jambes aspirées et collées sous l'évier
tends la peau avec des épingles
masses tes cheveux dans les housses en drap
échanges ton œil dans la collection de papillons
laisses échapper des bulles dans ta bouche
Quand il sonne dix heures
j'arrache lentement les raisins secs
de ma petite femme noueuse

Dans la deuxième partie de *Myter*, les descriptions de la ville et des hommes s'intensifient, on commence à s'intéresser à d'anciens mythes que l'imagination concrète moderne défigure brutalement.

De *understes land* (Le pays des inférieurs) reprend le thème de l'enfance de Lille *bølle*. Nous sommes plongés dans « l'âge de pierre de la cité » où les jeunes vivent pour ainsi dire sans culture et par conséquent incapables d'assumer leur petitesse, biologiquement parlant, et sans défense face aux adultes dont ils sont dépendants. La peur, voire la haine du monde autoritaire des adultes où ils ne trouvent pas leur place, fait que ce poème ressemble à un cauchemar :

Des sauriens prennent possession de la table
avec des tabliers blancs ventrus les bords tranchants
s'affilent
des sauriens avec des cailloux dans les cheveux
des œufs musclés réchauffés dans la cavité buccale

Différentes formes d'attitude discriminatoire sont évoquées avec une violente indignation dans *De syges fordrivelse* (L'élimination des malades). On assiste à l'élimination de tous les êtres imparfaits, image symbole issue des pratiques nazies dans les camps de la mort :

Des lieutenants sont descendus des balcons
l'heure où le sang coule
les parents du cadavre évacués
les loucheurs mis de côté
des patrouilles envoyées vers les derniers tuberculeux
les hommes aux fractures déterrés des planchers
les gens avec pansements aux articulations rassemblés
le convoi part à cinq heures

Ce dernier vers revient comme un refrain dans le poème - et le verbe est au présent, sauf à la fin : « le convoi est parti à cinq heures ». Le passé est souvent le temps de la fatalité chez Jess Ørnsbo.

Le mythe est présent dans cet autre poème, *Sæbesalme* (Psaume du savon) : l'histoire de la résurrection au XX^e siècle, c'est la production de savon des camps de concentration. « Le Christ est juif » écrit Jess Ørnsbo, qui l'associe ensuite aux Juifs des camps nazis :

Le Christ avec des barbelés dans les cheveux
les yeux clairs comme le gaz
et de tout petits os volant en éclats
entrée triomphale dans Jérusalem
palmes et tapis déroulés
wagons de marchandises et morts en conserves
Treblinka Majdanek Oswiecim

Lentement le Christ vide ses poches
de la ficelle des pommes de terre
et des clous

Le temps de la Bible et celui d'Hitler ne font plus qu'un. Le Christ se décompose en millions d'enfants gazés qui représentent l'enfant Jésus condamné, et le poème de conclure :

Et le sauveur ressuscité
le savon...

Tous ces tableaux bariolés dépeignent la haine des hommes pour eux-mêmes. Dans la dernière partie du recueil, les mythes sont plus évidents et les poèmes d'une beauté envoûtante. Dans *Værdighed* (Dignité), l'humour de Jess Ørnsbo est flagrant. Il a beau être amer, il est souvent drôle et ici le burlesque joue un rôle capital dans sa satire de la bourgeoisie. Dans *Sankt Jesus i byen* (*Saint Jésus en ville*), son imagination débordante rappelle les tableaux de Bruegel qui fourmillent de détails malicieux ou burlesques. Rien de positif ne ressort de la croyance de l'homme en Dieu – pas plus que dans *Sæbesalme*. Mais il faut retenir avant tout deux poèmes *Skak* (Echecs) et *Sindbad Søfareren* (*Sindbad le marin*), dans lesquels Jess Ørnsbo s'efforce de façon magistrale de saisir le monde et de l'absorber pour le restituer en images pleines d'une tension et d'une explosion biologiques, par une sorte d'introspection tournée vers le monde extérieur.

Skak expose les émotions traumatisantes de l'adolescence, effrayantes et sublimes à la fois, en laissant la symbolique et la culture médiévale envahir le salon d'une famille bourgeoise de Copenhague du XX^e siècle. Les pièces et la stratégie du jeu d'échecs représentent l'univers féodal, avec ses peurs et ses angoisses, au sein duquel la guerre éclate entre les blancs et les noirs. La mort de la reine blanche, symbole de la mère, est ce à quoi aboutit le conflit pour le passage à la vie adulte et le droit d'aimer, qu'on retrouve dans les contes populaires par exemple. La superbe composition du poème, sa mise en scène, est encore rehaussée par le langage mi-analytique mi-métaphysique de l'auteur. Et pour finir la reine noire trône seule :

Elle emplit les couloirs de toute sa chevelure
son corps touche tous les murs
se fait apporter encore douze miroirs
pour son visage qui le nécessite
la reine noire

Il y a aussi une progression dans *Sindbad Søfareren*, mais dans la direction opposée. Le thème n'est plus, comme dans *Skak*, la libération fatale, mais l'anéantissement qui conduit à une mort certaine. On pourrait comparer ce poème à *The Ancient Mariner* de Coleridge, mais façon moderniste. Le marin quitte le port, il quitte la ville où s'accumulent toutes les horreurs de la civilisation urbaine : il s'en va vers le large, de plus en plus loin, croit se libérer, mais les dangers se multiplient et il tombe de Charybde en Sylla :

Quelles plages pimentées
nerveuses côtes massacrées
population caramel et lointaines parentés
paysages accidentés

la faim comme des crampes et des dieux ornés de dentelles
dans des coulisses à galons
des forêts poussiéreuses

Mais il est dans un monde fantastique, celui du mythe oriental – même si la mer est concrète et le voyage bien connu.

Si le premier recueil, *Digte*, était fait avant tout de « confrontations » statiques à partir de portraits et de situations dont on discernait sans peine la réalité, le second, *Myter*, prend des allures dynamiques et une forme encore plus synthétique.

Le langage poétique de Jess Ørnsbo est unique, son imagination verbale sans bornes. Il compose des mots à n'en plus finir, et chacun de ses neologismes n'a de sens que dans le contexte du poème où il se trouve – la traduction française ne peut que les expliquer grossièrement. Par exemple « frakkeskånerhvisk » et « solnedgangsrekognosceringer » dans *Poesiens blå blomst* [La fleur bleue de la poésie], signifient « murmure de filet de roue arrière » et « reconnaissance de coucher de soleil », et ne se comprennent que par rapport aux « rossignols » du vers précédent : ils en décrivent l'aspect ou le comportement. Il fait aussi grand usage de sa figure de style préférée : la métaphore contrastée, dans laquelle la notion principale est neutralisée ou rendue irréaliste par une autre notion, prise dans un domaine entièrement étranger à la première. On trouve, par exemple, dans le poème intitulé *Lee Oswald* des expressions telles que « et fingerpeg af bly » (« une indication de plomb »), « kløende mure » (« des murs que ça démange »), « skyldige tarme » (« des intestins coupables »). Cette technique particulière lui permet d'aborder son sujet de mille et une façons et d'adopter diverses attitudes. Au lecteur de comprendre : dans *Af en kats erindringer*, par exemple, les « rhumes hauts d'un mètre » et les « canaris empaquetés » n'ont de sens que du point de vue du chat pour qui les quintes de toux viennent d'en haut et les oiseaux sont en cage. Les « associations au troisième degré », comme les appelle Jess Ørnsbo dans *Jakobs kampen*, sont également une technique couramment utilisée. Lorsqu'il écrit « klaver med elefantoverbid » (« piano à mâchoire supérieure d'éléphant ») l'image comporte un sous-entendu : le fait que les touches blanches soient recouvertes d'ivoire. Or ces associations ne sont pas toutes aussi évidentes que celle-ci...

Le style imagé et pugnace de Jess Ørnsbo est de la même verve que celui de Klaus Rifbjerg. Les premiers vers de *Poetik* (Poétique) :

Sourd, plus sourd est le monde
vide entre les choses

semblent indiquer la raison pour laquelle Jess Ørnsbo se livre à un tel déploiement verbal, étourdissant le lecteur et l'obligeant à se forger une technique de lecture.

*

Au milieu des années soixante, les modernistes avaient définitivement percé : la critique s'était apaisée et ils n'avaient plus à faire front commun. Chacun d'eux s'acheminait dans sa propre voie. C'est ce que déplore, entre autres, Jess Ørnsbo dans son troisième recueil, *Tusdigte* (Poèmes crépusculaires), paru en 1966, lui qui se sent encore moderniste dans l'âme, fidèle à son programme comme un enfant obstiné³. Le poème

qui sert d'introduction au recueil, *Til minde om en tid* (En souvenir d'une époque) peut se lire comme une sorte d'oraison funèbre du modernisme en tant que mouvement :

J'emballer les photos sur le mur
et sans trop y penser
je me scie un passage hors de la pièce avec mes jambes
en compagnie du courant d'air
quitte le café moderniste

L'ironie frénétique, l'humour obsédant des recueils précédents peuvent laisser place à un ton plus enjoué, notamment dans les poèmes de fiction. Et si les débordements d'imagination, les scènes déconcertantes et les retours dans le temps sont toujours monnaie courante, le recueil est à la fois plus reposant et plus accessible que *Myter*. Les thèmes n'ont pas changé, mais la langue est moins ardue.

Dans *Udsigt fra Dinosaurius* (Perspective de Dinsaure) c'est un point de vue différent de la ville qui nous est donné sur un ton amusé: en fait celui de l'énorme saurien qui envahit Copenhague :

Les garçons des rues crient Science Fiction
derrière moi avant
de mourir.

et la capitale danoise est miniaturisée :

Sur mes coussinets plantaires de jardins ouvriers je tire
des vers du métropolitain lèche
Pamuse-gueule du soir vert-de-grisé de la Bourse

Familieudflugt til Helsingør (Excursion familiale à Ebenem) nous entraîne le long de la côte est de Sjælland et, en même temps, nous plonge dans l'époque médiévale. L'histoire est également le thème de *Kludetræ* (L'arbre de chiffon). Une suite de poèmes traite de la lutte que mène l'homme pour survivre, se rapprochant un peu de l'écriture de Benny Andersen. *Markørens svanesang* (Le chant du cygne du marqueur) évoque la lassitude face à la monotonie de l'existence et l'éternelle « confrontation », tandis que *Belejrning* (Siège) parle encore du poids et de l'aigreur de l'aliénation :

D'épouvante la mauvaise haleine me quitte
brusquement pendant un rapport sexuel

Bien que ce poème évoque un accouplement, la sexualité n'est pas aussi présente dans Tusdigte que dans *Myter* : elle n'apparaît qu'épisodiquement mais, lorsqu'elle apparaît, ce peut être de façon très virulente – comme, par exemple, dans le poème sur l'inceste intitulé *Min lille søster...* (Ma petite sœur...). Il faut enfin citer un poème à part dans le recueil, *Til min fader* (À mon père), qui illustre à merveille tous les registres de la poésie de Jess Ørnsbo.

Tusdigte est un recueil digne de son titre. Après la percée de *Digte* et l'extrémisme de *Myter*, c'est l'aboutissement logique et subtil – que les recueils suivants continueront de perpétuer. La même imagination surréaliste est à la base du quatrième, *A som Alfred eller det rullende Alfabet* (À comme Alfred ou l'Alphabet roulant). Jess Ørnsbo garde le même style, la même attitude intolérante face aux aspects

grotesques de la société danoise, qu'il exprime dans cette langue très corporelle qui lui est propre, empreinte d'un humour mordant. La description réifiante de l'homme, de l'amour, des idées y est magistrale.

*

Les recueils des années soixante-dix sont écrits dans un langage plus transparent que ceux des années soixante, mais ils en ont conservé l'élocution volontairement biaisante et l'humour à contre-poil, caractéristiques de la poésie de Jess Ørnsbo. *Kongen er mulat men hans søn er neger* (Le roi est mulâtre mais son fils est nègre), recueil paru en 1971, marque le changement dans l'expression ; les analyses sont davantage raisonnées, l'auteur préfère les comparaisons aux métaphores. Mais toujours la mort est aux aguets dans les formes que prend la civilisation urbaine – comme dans ces vers du poème intitulé *Svind* (Régression) :

Partout un mort guette
comme une minorité dans la foule

Digte uden arbejde (Poèmes sans travail), paru en 1977, reprend les notions de dégoût, de folie, de destruction et reflète le chômage et la dépression sous forme d'images d'individus et d'analyses ponctuelles d'une société divisée. L'indignation de l'auteur face aux monstruosité de la société de consommation s'exprime avec agressivité et un regain de métaphores qui rendent ce recueil moins facile que le précédent. Le recueil inclut aussi les poèmes qui figurent dans le roman *Dullerdage* (Les jours de Duller), et quelques autres consacrés à ce sadiste infantile qu'est le héros Duller. Par exemple ces vers extraits de sa chanson d'amour :

Où est-elle la verte
épouse pisseuse le frêle hippopotame
bisulque volant avec
la précision du moustique
épouse pisseuse
viens me frotter le dos
porte-huilière porte-poux
viens grosse
les étoiles se réveillent
avec leur habituel
cliquetis viens
vieille patte de mouche

Mobiliseringer (Mobilisations), paru en 1978, est un recueil de réactions poétiques à des questions d'actualité. La moitié de ces poèmes furent écrits sur le vif pour la radio et, selon les propres termes de l'auteur : « ils sont la preuve que la poésie fait partie intégrante de la société et peuvent servir de colère et de larmes ». C'est une poésie beaucoup plus accessible, mais la langue est toujours concrète, sèche, drôle – jusqu'à l'humour noir –, une poésie qui entre en tourbillonnant dans la réalité politique.

Quant aux années quatre-vingt, JESS Ørnsbo les a marquées par deux superbes recueils : *Børn* (Enfants), paru en 1980, et *Hjertets søle* (La fange du cœur), en 1984. Le premier brosse un tableau à la fois social et psychologique de la société danoise moderne à travers ses enfants. Enfants de zéro à quinze ans que l'auteur portraiture en respectant la chronologie, enfants symptômes d'une société malade, enfants produits d'une réalité forgée par les adultes. Or ces enfants victimes de l'indifférence, de la violence, de l'absurdité, portent malgré tout en eux le germe irréductible de la vie. Ce recueil au style purement naturaliste laisse une image dure et tranchée de la jeune génération, à l'exemple de ces quelques vers extraits de *De femtenårige* (Les jeunes de quinze ans) :

Les pères n'ont rien déposé en eux
 les mères ne s'intéressent plus
 Maintenant ils se déplacent
 sans tenir compte des pancartes des appels
 de leur propre entourage
 Assis sur une mobylette ils rêvent
 de la vitesse de la lumière
 et d'étoiles propulsées à l'essence

Jess Ørnsbo a toujours pris la défense des laissés pour compte, il continue avec *Hjertets søle*. Et dans cette satire souvent mordante de la société, il est, une fois encore, le poète moderniste qu'il a toujours été.

Son unique roman, *Duller dage*, paru en 1976, est un récit ubuesque de science fiction, où Duller, le gros de la classe, devient chef de bande et rival de sa mère, espionne et entremetteuse dans une maison close pour lesbiennes. Tout dans ce roman est dénaturé, grossi, on y découvre la monstruosité qui se cache derrière la normalité, c'est une évocation de la désagrégation psychique et sociale, sous une forme également éclatée – faisant appel au théâtre et – nous l'avons vu – à la poésie.

Mais c'est comme dramaturge que JESS Ørnsbo se distingue également par une abondante production (près d'une vingtaine de pièces), commencée dès 1960 avec une pièce radiophonique, *Forårsofferet* (La victime du printemps), suivie en 1962 par un mélodrame absurdiste *Dværgen der blev væk* (Le nain qui a disparu). Citons aussi, entre autres : *Hypdangbok* (1968) ; *Astma 5* (1971) ; *Livet i Danmark* (La vie au Danemark, 1981) et *Fælden* (Le piège, 1982), suivi en 1984 de *Børnene derpå* (Les enfants en plus). L'originalité de Jess Ørnsbo est d'être cru, presque brutal dans ses procédés théâtraux, avec cette imagination mordante et excessive qui le caractérise. Le public danois et les directeurs de théâtre ont maintes fois boudé ses pièces au point que certaines n'ont jamais trouvé de scène ou n'ont été jouées que plusieurs années après avoir été écrites : il n'empêche que c'est une des œuvres les plus fascinantes et les plus originales du théâtre danois contemporain.

*

La personnalité de Jess Ørnsbo est telle qu'on a pu tout écrire sur lui – et le contraire. Ce qui est certain, c'est que sa poésie dit la vérité sur ce monde et s'insurge contre une réalité qui prend la forme d'un cauchemar. La sensibilité de l'auteur se traduit par des grimaces, par des agressions – ce dont il est parfaitement conscient. L'assaut des modernistes contre les tabous sexuels, leur usage de l'absurde, leur

hermétisme ont fait qu'ils eurent du mal à se faire accepter – Jess Ørnsbo plus que tout autre, car on l'a aussitôt associé aux milieux sordides qu'il décrivait. Or en dépit de leur authenticité, les arrière-cours et les taudis sont avant tout des symboles littéraires.

La contribution la plus éclatante de Jess Ørnsbo au modernisme est son goût particulier pour les métaphores. Ses poèmes des années soixante suivent la logique du rêve : les éléments séparés une fois réunis donnent des figures qui n'appartiennent pas à l'état conscient. Ses poèmes des années soixante-dix et quatre-vingt, en revanche, sont écrits dans une langue plus simple, mais le monde y est toujours caractérisé par ce qu'il y a de plus répugnant.

La sympathie de Jess Ørnsbo va aux plus faibles, notamment aux enfants, qui occupent une place importante dans sa poésie, parce qu'ils représentent toutes nos ressources. Dans ses poèmes, tout comme dans ses pièces de théâtre, on sent une solidarité à l'égard de l'homme anonyme, impuissant, victime d'un monde brutal. Et plus il aspire à la pureté, à la vertu, plus le corporel prend des formes baroques, malignes, odieuses, drôles. La poésie et la réalité se complètent, ce qui fait toute la force de l'œuvre de Jess Ørnsbo⁴.

NOTES

1. De 1959 à 1963 la rédaction de la revue incombait à Klaus Rifbjerg et Villy Sørensen, puis, de 1964 à 1965, Jess Ørnsbo et Niels Barfoed leur succédèrent.

2. Voir notamment Torben Brostrøm, *Ti års lyrik*, Copenhague, 1966, et Jørn Vosmar, *Modernismen i dansk litteratur*, Copenhague, 1967 – ainsi que Torben Brostrøm, « 1960-modernismen », in *Dansk litteraturhistorie* (Politiken), vol. 6, Copenhague, 1977, et Karen Syberg, « Pejling af modernismen », in *Dansk Litteraturhistorie* (Gyldendal), vol. 8, Copenhague, 1985.

3. Dès l'année précédente, Klaus Rifbjerg avait publié un recueil intitulé *Amager-digte* (*Poèmes d'Amager*), par lequel il revenait au réalisme et à plus de simplicité.

4. Parmi les articles écrits sur Jess Ørnsbo, il convient de citer, entre autres, ceux de Knud Holst, « Jess Ørnsbo », in *Danske digtere i det 20. århundrede*, vol. 3, pages 609-622, Copenhague, 1966 ; Jørgen Elbek, « Følelsens barok », in *Litteraturen i dag*, pages 96-104, Copenhague, 1970 ; et Peter Poulsen, « Jess Ørnsbo », in *Danske digtere i det 20. århundrede*, vol. 4, pages 253-261, Copenhague, 1982.

Trois de ses poèmes ont été traduits en français. Extrait de *Myter : Sourd plus sourd est le monde*, in *Liberté*, vol. 9, n°4, pp. 53-54, 1967 (Montréal). Extrait de *Digte : Ballade de ceux qui sont restés en ville*, et extrait de *Tusdigte : Parce que*, tous deux dans le numéro spécial de *Lettre Nouvelle*, pages 67-73 et 74-76, déc. 1973 - jan. 1974 (Paris).

RÉSUMÉS

Jess Ørnsbo est le représentant le plus radical des poètes de la percée moderniste des années soixante au Danemark. Son premier recueil, *Digte* (*Poèmes*, 1960), fut un coup d'éclat, suscitant l'enthousiasme autant que les critiques les plus acerbes. Non seulement sa langue est imagée et libérée de tout tabou, mais il décrit avec provocation les milieux les plus sordides, produits par cette société urbaine à laquelle l'homme moderne est confronté. *Myter* (*Mythes*, 1961), le second recueil, reprend les mêmes thèmes, mais l'expression poétique est poussée à l'extrême : avalanches d'images, explosion de métaphores au service d'une imagination débordante et d'un humour grinçant, qui nécessitent un effort de compréhension de la part du lecteur : c'est le modernisme à outrance. Le troisième recueil, *Tusdigte* (*Poèmes crépusculaires*, 1966), où la langue s'apaise un peu, est moins hermétique que le précédent. Les recueils des années soixante-dix et quatre-vingt iront aussi dans le sens d'une simplification, tout en conservant, malgré tout, l'esprit « moderniste » initial. Jess Ørnsbo exprime à la fois son amour et sa haine de l'existence, attitude ambivalente qu'on retrouve également dans ses pièces de théâtre.

Jess Ørnsbo gilt als der radikalste Repräsentant der Dichter des Modernismus in Dänemark, der in den sechziger Jahren seinen Durchbruch erlebte. Seine erste Sammlung, *Digte* (*Gedichte*, 1960) erweckte großes Aufsehen und provozierte sowohl großen Enthusiasmus als auch bitterste Kritik. Die Sprache ist bilderreich und von jeglichen Tabus befreit ; er beschreibt provozierend die schäbigsten Milieus, die durch die städtische Gesellschaft entstanden sind. *Myter* (*Mythen*, 1961), die zweite Sammlung, greift dieselben Themen auf, doch der dichterische Ausdruck ist weit zugespitzter : eine Flut von Bildern und Metaphern im Dienst einer überschwenglichen Einbildungskraft und eines beißenden Humors, denen der Leser nachgrübeln muss. Ultra- Modernismus, sozusagen. Die dritte Sammlung, *Tusdigte* (*Dämmerungsgedichte*, 1966) in der die Sprache ausgeglichener wirkt, ist weniger unklar als die vorangegangenen. Die Sammlungen der Jahre 70-80 sind ebenfalls im Sinne einer fortlaufenden Simplifizierung gehalten, obwohl alle noch vom ursprünglichen « Geist des Modernismus » getragen sind. Jess Ørnsbo drückt zugleich seine Liebe und seinen Haß zur Existenz aus, eine ambivalente Haltung, die man ebenfalls in seinen Dramen wiederfindet.

AUTEUR

JEAN RENAUD

Université de Caen